

Lecocq, professeur de théologie au Séminaire de St-Sulpice, qui a fait un discours remarquable par l'élevation des idées et la richesse du style.

Le verdict général, auquel se rallie l'humble signataire de cet article, est qu'il a sauvé la cérémonie, si elle pouvait être sauvée ; en tous cas, il a donné sa mesure, qui est celle d'un homme supérieur.

Tout le reste n'a été que gâchis, niaiserie, sottise et maladresse.

D'abord, les invitations ; dans quel cerveau baroque a pu germer cette idée d'exclure le consul d'Italie, M. Salimbergo, des invitations adressées au corps consulaire ?

M. Salimbergo n'est-il pas accrédité dans le pays au même titre qu'aucun des autres représentants qui siégeaient autour de l'archevêque de Montréal, lors de l'inauguration ?

A-t-on le droit de mêler les chicanes de la catholicité aux choses de l'instruction nationale ?

De tels enfantillages sont indignes de ceux qui se prétendent des conducteurs de peuple, et former la jeunesse à une telle étroitesse d'idées, à tant de mesquins préjugés, c'est nous promettre une belle génération de petits esprits et de petits hommes.

Pauvre Université !

N'avions-nous pas prévu tout cela lorsque nous redoutions le cadeau de deniers fait par le monde ecclésiastique ?

"Nous craignons ces Grecs, même avec leurs présents."

Les lettres du fameux V.R.U.L.M., que nous publions sans relâche ne nous donnaient-elles pas raison déjà en indiquant le motif de cette libéralité inusitée ? Conserver la main sur l'Université et empêcher les libéraux d'en approcher ; c'était là le salut.

Ah ! ils l'avaient rudement, la patte, sur l'Université, mercredi soir.

Ce Proulx, trivial, commun, se livrant à des farces vulgaires pour présenter les orateurs, se tenant mal, mal peigné et même malpropre !

Et ce, en présence de représentants des

Universités anglaises, graves, sérieux, collet-montés et imposants.

Le contraste était navrant.

Quelle tristesse aussi que les sottises éjaculées ensuite ! Chapleau, pitoyable, mauvais comme il ne l'a jamais été, faisant de l'aquattpattissement clérical attristant d'un servilisme indigne de lui ; l'abbé Colin mettant les deux pieds dans le plat en faisant de la dissertation anti-protestante en présence d'invités appartenant à cette religion, et qu'on n'a pas même priés de parler ; Pataud Nantel mettant le comble à cette orgie de sottises en insultant la France !

Ah, pauvre Université Laval, que de hontes on a commises en ton nom !

Cette fête d'ouverture restera comme un sombre deuil dans nos fastes éducationnelles, jusqu'au jour où le peuple reprenant son argent, ses sens et le sentiment de sa dignité, chassera loin de ce temple les vendeurs qui en encombrant le parvis.

DUROC.

L'ŒUVRE DE J. B. PROULX, V.R.U.L.M.

ONZIÈME ARTICLE

LA QUESTION MONÉTAIRE

L'étude de l'ŒUVRE nous conduit au document suivant, qui semble être un des plus caractéristiques des *Actes des Gouverneurs, Administrateurs et Vice-Recteur de l'Université Laval, à Montréal.*

C'est le document qui touche à la . . . galette et le voici :

CCXXVI.

St Boniface, 21 mars 1894.

Le Rév. J. C. Payette, A.V.R.

St Lin des Laurentides.

Mon cher ami,

Il n'y a pas à en douter, l'Université a été jetée dans une impasse monétaire. Est-ce un malheur ? peut-être que non. Il y a assez longtemps que, sous le rapport de l'argent et des constructions, on tergiverse, on promet, on vacille : il est temps de savoir à quoi s'en tenir.

C'est le temps de s'assurer si une université catholique à Montréal est possible, oui ou non. Du reste, si